



Mauriac

**Œuvres romanesques
et théâtrales complètes**

II

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE

PAR JACQUES PETIT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

MAURIAC

*Œuvres romanesques
et
théâtrales complètes*

II

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR JACQUES PETIT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1979, pour l'ensemble
de l'appareil critique

CONSCIENCE,
INSTINCT DIVIN

« Ceci est le premier jet de Thérèse Desqueyroux, conçue d'abord comme une chrétienne, dont la confession écrite eût été adressée à un prêtre^a. »

F. M.

Je n'ai rien pu vous dire, mon père : comment saurais-je, en quelques paroles, faire tenir ma vie^b ? D'autres personnes attendaient dans l'antichambre : outre la mienne, toutes ces existences que c'était votre mission de connaître et d'absoudre avant le repas du soir ! Chacune de nous désirait ardemment que vous fussiez occupé d'elle seule. Une âme qui connaît ses souillures, qui se perd dans le labyrinthe de ses scrupules, de ses remords, s' imagine porter en soi trop de misères pour ne pas suffire^c à vous absorber. C'est vrai que lorsque vous vous penchez sur un être, vous lui donnez l'illusion que lui seul existe pour vous. C'est^d, sans doute, que vous ne vous assignez sur la terre aucune autre tâche que de ressembler le plus possible au Père céleste (« Soyez parfait comme mon Père céleste est parfait ») et que vous avez atteint ce degré de ressemblance avec Dieu : le don total de soi à chaque créature en particulier. Je vous conjure de ne voir là nulle flatterie : j'ai tant besoin de croire à votre toute-puissance ! Le bien et le mal, le froment et l'ivraie sont en moi confondus au

point que personne au monde ne les séparera si ce n'est vous-même. Je suis venue à vous, le soir, dans l'espérance de vous trouver libre, enfin : mais à toute heure des gens forcent votre porte et, en dépit de toutes les consignes, vous harcèlent. Parfois vous vous plaignez et vous dites : « Je suis dévoré vivant. » Les pécheurs se jettent sur vous avec cette avidité, cette férocité de l'enfant qui cherche le sein. Vous vous défendez mal, comme un homme qui se sait le dépositaire du pain et du vin dans une ville affamée. Vous ne croyez pas qu'il appartienne au confesseur de se refuser au plus petit garçon revenu sur ses pas pour un scrupule, touchant tel péché mal précisé : ainsi avez-vous accueilli mon fils Raymond, à qui d'ailleurs^a j'ai fait de vifs reproches. Mais mon importunité dépasse la mesure. Je suis venue, je vous ai accaparé^b plus d'une heure sans me résoudre à aucun aveu : vous avez cru à je ne sais^c quelle honte et m'avez conseillé d'écrire ce que je n'osais dire : « Écrivez, écrivez pauvre enfant ; ne redoutez pas de couvrir des pages... n'omettez rien... » Certes j'y ai consenti avec joie ; mais d'abord je veux^d que vous sachiez pourquoi je me suis tue. Non, je n'étais pas intimidée, ni honteuse : embarrassée seulement : tous les mots dont j'aurais usé, m'eussent trahie. Comment font tous ces gens pour connaître leurs péchés ? — Je ne connais pas mes péchés. Déjà j'ouvrais la bouche, j'allais vous déclarer^e que je suis une criminelle et que mon crime^f est de ceux qui relèvent de la justice des hommes, mais tous les mots sont restés dans ma bouche : c'est que je ne suis pas sûre^g d'avoir voulu commettre cet assassinat, et pas même sûre de l'avoir commis. D'ailleurs celui auquel je pense est vivant^h. Par contre il est une mort où certes je neⁱ suis pour rien ; saurai-je jamais pourquoi j'en porte le poids qui m'étouffe^j ? Vous êtes stupéfait, mon père ? — J' imagine^j sur quel ton notre curé vous a parlé de moi : « Une intelligence d'élite, une âme très haute, un peu exaltée peut-être, mais qui prend tout par les sommets. » Excellent M. Cazalis ! Il croit que des difficultés d'ordre intellectuel me détournent des sacrements. Durant le temps pascal, il redouble^k de prières et fait prier à mon intention les femmes pieuses de la paroisse. Je sais qu'il répète souvent à mon propos le vers de Polyeucte : « Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne^l. »

Ce brave homme à son insu m'admire d'être capable d'avoir des inquiétudes sur l'authenticité du quatrième évangile¹. Il balbutie quand je lui demande raison du silence de Flavius Josèphe². S'il pouvait soupçonner le peu de cas que je fais de telles objections ! C'est pour moi surtout que M. Cazalis vous a appelé dans notre campagne : pour que vos lumières suppléent à son ignorance. Mais, mon père, ne redoutez point d'avoir^a à connaître la femme savante, dont M. le curé vous a dû retracer un portrait qu'il croit flatteur. Ah ! que nous ayons des comptes à rendre devant Quelqu'un, cela, je le sais trop pour qu'il soit besoin de me prouver que ce Juge existe. J'ai foi en lui comme je crois au feu qui brûle ; et aussi comme un affamé croit à sa faim ; comme un être sali croit à l'eau qui lave.

Et d'abord^b, mon père, sachez que j'eus l'enfance la plus pure. Ces dix années d'internat au Sacré-Cœur, je les vois luire comme un grand espace de neige et aussi de lumière, de joie. Mais déjà peut-être, faudrait-il me reprendre. Étais-je alors si heureuse ? Étais-je si candide^c ? — Ce bonheur ne m'apparaît qu'au travers d'événements qui ont suivi et qui sans doute le déforment. Tout ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir cet aspect de pureté. Effet de contraste, c'est possible, avec cette ineffaçable salissure (c'est le mariage que j'ose désigner ainsi^{ds}). Le couvent, au-delà de mon temps d'épouse et de mère, m'apparaît comme le paradis ; l'asile sacré où^e ne pénétrait pas l'homme ; sans doute n'en avais-je alors qu'une conscience sourde ; la plupart de nos bonheurs nous ne les connaissons que lorsqu'ils ne sont déjà plus là. Comment aurais-je pu savoir que c'était dans ces années d'avant la vie que je vivais ma vraie vie et que je me rapprochais le plus possible de ce qui est pour moi le bonheur ? Non, rien ne m'avertissait que mon expérience du bonheur était finie au moment même où elle commençait pour mes compagnes. Je vous ai dit que dans ce temps-là j'étais candide. Je l'étais : mais imaginez un ange plein de passion ; voilà^f ce que j'étais, mon père. Je souffrais, je faisais souffrir, je jouissais du mal que je faisais et de celui qui me venait de mes amies : pure souffrance qu'aucun remords n'altérerait, caresses qui n'étaient point criminelles. Je croyais, en ce temps, qu'il suffisait de

baïser des lèvres d'homme pour devenir mère. Ainsi mes douleurs et mes joies naissaient des plus innocents plaisirs. Je crains^a que vous ne lisiez pas plus avant ces puérilités et que vous ne jetiez cette lettre. La suite pourtant vous montrera jusqu'où, en dépit de tant d'innocence, je suis descendue^b. Ne craignez pas non plus que j'appartienne à cette assommante espèce : celle des épouses incomprises, ni que je me prépare à calomnier mon mari. D'ailleurs M. Cazalis a dû vous tracer de lui le portrait le plus aimable. Vous pouvez le croire sur parole; si je demeure une inconnue pour notre cher curé, il n'en saurait être ainsi de mon époux : le curé et lui, deux cœurs simples et faits pour s'entendre. Ils sont, si j'ose dire, de plain-pied; quand je répète à Pierre qu'il est le seul homme que j'aime, le seul que j'aimerai jamais, Dieu m'est témoin que je ne mens pas. Je me garde seulement d'ajouter que, le préférant à tous les hommes, il n'empêche que son approche me fait horreur. Pourquoi avoir consenti à devenir sa femme ? Sans doute il me paraissait^c doux de vivre à ses côtés. À ses côtés, non dans ses bras; mais cela je n'eusse même pu l'imaginer; aujourd'hui encore, après les années de souffrance, je me plais à reconnaître qu'il est le meilleur, le plus indulgent des amis, du moins tant que la venue de l'ombre^d ne le transforme pas en cette bête hideuse et soufflante : mais silence. À dire vrai, Pierre est même plus fin que la plupart des garçons que j'eusse pu épouser. Ce n'est point me vanter que de reconnaître que dans notre province, les femmes sont supérieures aux hommes : nous quittons très tôt nos familles pour le couvent. À Saint-Sébastien, nous nous trouvons en contact avec des jeunes filles venues de tous les points de la France et de l'Europe; nous nous plions aux manières du monde. Nos frères vont aussi au collège, mais ils s'y retrouvent entre eux, sans se mêler aux gens de la ville et ne s'affinent guère. La lande a gardé leur cœur; ils continuent d'y demeurer en esprit : rien n'existe pour eux que les plaisirs qu'elle leur dispense : chasse à la bécasse, au sanglier, à la palombe, sur les étangs, et ce serait la trahir et la quitter que de perdre la ressemblance avec leurs métayers, que de renoncer au patois, à l'auberge, aux manières frustes et sauvages. Je ne doute pas que nous ayant vus, Pierre et moi, vous ayez été sensible à ce contraste

qui fait dire aux étrangers : « Quel dommage ! » Pourtant vous pouvez m'en croire : il y a bien de la délicatesse sous cette dure écorce. Je n'entends point seulement la bonté qui le rend cher à tous, et même aux plus méfiants des métayers. « Quand il ne sera plus là, il n'y aura plus de monsieur, ici », disaient-ils durant cette maladie dont Pierre a été si près de mourir et dont il va falloir pourtant que j'ose vous parler... Non pas seulement cette bonté, mais une justesse d'esprit qui vient aussi de son extrême bonne foi : c'est un de ces hommes qui ne parle jamais de ce qu'il ne connaît pas ; qui ne contredit personne sur un sujet qui ne lui est pas très familier ; que de^a fois, l'ai-je vu ouvrir un de mes livres, lire une page, le poser en disant simplement : « Je ne comprends pas. » Jamais de ces exclamations, de ces rires imbéciles comme ceux qui jugent absurde ce qui les dépasse. Il se tient toujours en deçà de ce qu'il sait et redoute, plus que tout, de jeter^b la poudre aux yeux. Mais qu'il s'agisse d'une œuvre ou d'un homme, souvent il émet une simple remarque, si juste que je ne songe même pas à la discuter. En cet homme si modeste, c'est alors seulement que je saisis chez lui un mouvement d'orgueil ; rien ne le flatte autant que de sentir qu'il a touché juste, que je le comprends et me range à son avis.

« N'êtes-vous donc pas heureuse ? » me demandez-vous. Il existe hélas ! un autre Pierre, celui de l'ombre, comprenez-vous ? — un^c prêtre seul, s'il est un saint, peut m'entendre. Savez-vous, mon père, que l'instinct transforme l'être qui nous approche en un monstre qui ne lui ressemble pas ? J'ai lu que Descartes avait fait un enfant à une servante ; eh bien, l'auteur du *Traité des passions*, s'il ne put en cet instant communiquer sa folie à cette humble complice, c'était lui la bête, et elle l'ange lucide et plein d'horreur, et qui fermait les yeux pour ne pas le voir^d. J'ai honte d'attirer votre attention sur ce dont vous avez refusé de connaître, fût-ce en pensée, les criminelles délices, qui toujours, hélas ! me furent des crimes sans délices. Mais, avant de me juger, il faut que vous mesuriez mon étrange solitude. Le délire amoureux n'enchanté que ceux qu'il embrase enchaînés, confondus^e, que ceux qu'il ne sépare point. Pour moi, j'ai toujours vu mon complice s'enfoncer dans son

plaisir et moi, je demeurais sur le rivage, muette, glacée. Je faisais la morte comme si ce fou, cet épileptique, au moindre geste, eût risqué de m'étrangler. Le plus souvent au milieu de sa sale joie il s'aperçoit soudain qu'il est seul; l'interminable acharnement^a s'interrompt, il revient sur ses pas et me retrouve comme sur le sable où j'eusse été rejetée^b, les dents serrées, froide, cadavre... Pourquoi l'avoir épousé? Je ne vous cacherais rien; vous vous attendez sans doute à ce que j'invoque la sainte ignorance des jeunes filles? Non. Je savais! je savais! Innocente, certes; mais aux abords du mariage, je frémisais d'instinct comme une brebis devant l'abattoir qu'elle ne connaît pas. Mon^c père désirait cette union; « elle allait de soi », comme on dit; depuis notre naissance, tout le pays nous mariait Pierre et moi; il fallait que ses milliers d'hectares s'unissent un jour aux milliers d'hectares que je dois hériter des miens. Nos^d paysans ne sont point si envieux ni si haineux qu'ils n'éprouvent une sorte de délire d'adoration devant ces grandes fortunes qui, confondues, méritent enfin l'épithète de colossales. Pourtant mon père ne m'aurait pas forcé la main si j'avais trahi la moindre répugnance^e. Je doute que vous ayez entrevu depuis votre venue parmi nous, cet homme qui est mon père. Ce n'est pas du gibier pour vous que ce radical entêté, méfiant et dont M. Cazalis lui-même n'a jamais osé franchir le seuil. Vous savez qu'il possède une maison au bourg, une autre à Langon et un commerce de vins à Bordeaux. Outre ses affaires, la politique l'absorbe; conseiller général, il eût aspiré au Sénat, si ses manières blessantes ne lui avaient suscité beaucoup d'ennemis. Ne craignez pas que je m'égare, il faut que vous compreniez comme j'ai vécu étrangère à ce père veuf, affairé, qui méprise les femmes. Pour qui le connaît, rien ne témoigne mieux de ce mépris que l'éducation religieuse qu'il a bien voulu que je subisse au Sacré-Cœur; il répète souvent que les femmes ne méritent pas mieux et il est vrai aussi que durant sa dernière maladie, ma mère avait exigé de lui la promesse que je serais élevée dans ce même couvent où elle se souvenait d'avoir été heureuse. Un lien^f pourtant existe entre ce père et moi : d'ailleurs je ne m'explique pas très bien à moi-même pourquoi c'est en cela que je reconnais, de lui à moi, une filiation; ce politicien, cet homme d'affaires,

si étranger à tout scrupule religieux, est tout de même moraliste dans ses propos, et bien qu'il fredonne parfois un refrain de Béranger, je le crois d'une indifférence peu commune^a à l'égard des femmes. Mon mari tient de son propre père qui était l'ami d'enfance du mien, que cet anticlérical s'est marié vierge, et depuis qu'il est veuf, ces messieurs m'ont souvent répété qu'on ne lui connaît pas de maîtresse. Bien plus : ce sexagénaire ne peut souffrir qu'on touche devant lui à certains sujets scabreux et devient pourpre à la moindre allusion¹. Il quitterait plutôt la table. Mais j'ignore ce qui me pousse à des confidences que peut-être vous jugerez vaines. Comprenez-moi, mon père : je ne peux plus échapper à moi-même, je suis prisonnière de mon propre cœur. Je vous confie au hasard les clés que je trouve pour que vous les essayiez toutes, jusqu'à ce que l'une enfin fasse jouer le pêne^b et que je pousse la porte et que je sois délivrée.

Pourquoi ai-je épousé Pierre ? Vous savez ce qu'est Argelouse où je vis aujourd'hui et où, jeune fille, je passais le temps des vacances : un quartier, comme on appelle ici quelques métairies groupées dans la lande — à sept kilomètres du bourg auquel ne le relie qu'une route communale, défoncée par les chariots, grand chemin plein d'ornières^c tel que devaient être ceux de l'ancienne France et qui, à partir d'Argelouse, se mue en sentier de sable, et vient mourir dans ce désert incolore^d : pinèdes, marécages, landes où les troupeaux ont la couleur de la cendre^e. J'ai toujours imaginé sous cet aspect le morne pays des ombres où grelottent les âmes désincarnées. Les meilleures familles d'ici prennent leur origine dans ce quartier perdu ; vers le milieu du dernier siècle elles s'établirent au bourg et leurs vieilles maisons d'argile sont devenues des métairies. Seuls les parents de Pierre ont aménagé la leur pour le temps de la chasse. Aussi nous retrouvions-nous pendant les vacances... Mais non, je suis à l'extrême bord du mensonge... Il y eut entre nous, dans le temps de ces vacances finies, une camaraderie de chasse et de cheval, rien de plus. Pierre était timide, trop lourdaut, trop certain de sa défaite pour oser le moindre aveu. M. Cazalis, comme les gens d'ici, nous répétait que « nous étions à croquer » en ce temps-là. Il aimait à voir galoper botte à botte les deux

« plus grosses fortunes du pays »... Je m'arrête : me voici encore sur le point de mentir. Le Pierre de ces vacances-là, Hippolyte mal léché, ne s'inquiétait pas des jeunes filles, mais des lièvres qu'il forçait dans la lande. Non pas^a même l'Hippolyte de Racine, car nulle Aricie n'avait pu encore l'émouvoir. C'était l'adolescent grec, un enfant vierge et voué à Diane chasserresse ; et je ne me souciais guère de lui non plus. Je n'eusse jamais franchi le seuil de sa maison si Raymonde, sa jeune sœur, n'avait été mon amie. Vous aurez quelque peine, mon père, à concevoir cet excès de puérilité : avez-vous jamais entendu dire qu'une jeune fille puisse aimer dans un jeune homme le frère de sa plus chère compagne, comme j'ai su, depuis, que des garçons épousaient volontiers la sœur de leur ami ? Raymonde et moi étions au couvent les seules amies que les vacances ne séparaient pas : elles nous rapprochaient plus encore dans ce quartier où toute route venait mourir ; plus de règlement, plus de contrainte... Les plus longs jours de l'année, qu'ils nous paraissent courts sous les chênes énormes et bas, devant la maison paysanne ! Étouffées par la foule des pins, nous allions nous asseoir au bord du champ de millade comme nous nous serions assises^b devant un lac. C'était notre plaisir de regarder glisser et se déformer les nuages, et avant que j'eusse eu le temps de distinguer la femme ailée que Raymonde voyait dans le ciel, ce n'était déjà plus, me disait-elle, qu'une bête endue.

Pays de la soif ! Il fallait marcher longtemps dans le sable avant d'atteindre les sources d'un ruisseau ; elles naissaient nombreuses dans un bas-fond d'étroites prairies entre les racines des aulnes ; nos pieds nus devenaient insensibles dans l'eau glacée, puis nous brûlaient. Je revois encore une cabane, faite pour chasser les palombes à l'affût, et ce banc étroit et dur où nous demeurions de longs instants silencieuses, oisives et pourtant les minutes coulaient^c sans que nous songions à plus bouger que lorsqu'à l'approche des palombes, le chasseur fait signe de demeurer immobile^d. Ainsi nous semblait-il que le moindre geste aurait fait fuir nous ne savions quel bonheur. Sans doute allez-vous croire que des goûts communs nous avaient rapprochées, Raymonde et moi : mais non, rien ne lui était plus

indifférent que les livres dont je faisais ma pâture; et je n'aimais guère galoper derrière les chiens, comme c'était sa joie; ni dans les champs^a, abattre les alouettes en plein vol. C'était miracle de la voir viser, tirer dans le soleil déclinant^b où un cri ivre s'interrompait soudain; et Raymonde, bienheureuse, poursuivait de motte en motte l'oiseau blessé qu'elle étouffait dans sa main. Plus tard^c, j'écartais de mes lèvres cette dure petite main tachée de sang. Je n'avais rien à lui dire. Laquelle de mes^d plus secrètes pensées lui aurait pu être intelligible? Et telle était la vanité de ses paroles qu'elles bourdonnaient à mes oreilles, sans que je voulusse en pénétrer le sens : il me suffisait d'entendre sa voix un peu rauque, sa voix que l'on disait vilaine. Plus tard, j'ai connu l'ennui^e avec des femmes d'élite qui m'entretenaient de romans que j'aimais, de métaphysique, de poésie. Pour unir deux êtres^f, c'est bien peu qu'un accord de pensées, d'opinions, de croyances. Je me moque bien des gens qui pensent comme moi... Rien ne vaut que cet accord inexprimable, que ce rythme d'un sang étranger qui épouse le rythme de mon sang. Rien d'extérieur ne nous rapprochait, Raymonde et moi, que peut-être la musique. Aujourd'hui encore, si le désir me vient de réveiller cette époque, je m'assieds devant le piano à cette heure où elle chantait autrefois les morceaux qu'elle aimait; je joue, je regarde le fauteuil où elle était blottie à contre-jour; ce qui restait de lumière sur le monde me semblait pris à ces cheveux, chère tête renversée, cou gonflé, un peu trop fort, mais je m'égare... Pourtant si j'en ai dit assez, je n'en ai pas dit trop pour que vous conceviez cette puérile folie qui m'a livrée à Pierre. Raymonde et moi, nous souhaitâmes ce mariage, dès que d'incessantes sollicitations, des demandes répétées nous eurent montré qu'il fallait perdre tout espoir^g de demeurer longuement dans l'heureux état où nous étions à notre sortie du couvent. Nous trouvâmes^h admirable que le mariage, au lieu de nous séparer, nous réunît. Le plus étrange est que notreⁱ résolution une fois prise, je ne songeais pas un moment à mettre en doute la défaite de Pierre et sa soumission. Dès mon adolescence, j'avais le sentiment de mon pouvoir sur les êtres : non que j'aie jamais été une coquette. Ce qui s'appelle coquetterie^j m'a toujours fait horreur. Je ne me souviens pas d'avoir

voulu rendre quelqu'un jaloux, ni de m'être amusée à faire souffrir, ni d'avoir feint de l'intérêt ou de la froideur — enfin tous ces manèges ridicules. Non, non : j'entre doucement et comme sur la pointe des pieds dans la vie des êtres, je ne m'impose pas ; j'envahis avec une sûre^a lenteur les vies dans lesquelles je désire de régner. Ainsi je ne saurais dire comment je devins indispensable au bonheur de ce^b garçon qui naguère encore ne me regardait même pas. Vous me connaissez assez pour savoir que ce ne furent pas des frôlements et que je n'étais pas fille à rechercher des contacts qui m'auraient été horribles. Enfin il m'aima, se sentit profondément indigne de mon amour et, quoi que je fisse pour le rassurer, essaya d'épouser tous mes goûts. Alors que sa sœur m'arrachait le livre des mains, dérangeait mes papiers, m'entraînait dans la campagne à l'heure de la sieste, lui m'interrogeait comme un enfant studieux, m'empruntant les ouvrages qu'il m'avait entendu louer ; il se rasait tous les jours, changeait de vêtement pour le repas du soir, renonçait à fréquenter l'auberge deux fois le jour alors qu'il m'avait entendu dire que le seul nom d' « apéritif » me soulevait le cœur. Je ne doute pas que s'il avait vu la répulsion que me donnaient ses poignets et ses mains, héroïquement le cher ours se fût^c épilé des pieds à la tête. Ce pauvre enfant ne comprenait pas que si je l'eusse aimé, j'eusse aimé l'odeur de ses vêtements au retour de la chasse, et jusqu'à son haleine après l'apéritif. L'amour ou la répulsion que nous inspirons ne tiennent guère aux circonstances^d qui dépendent de nous. Il ne dépend pas de nous d'être un autre que celui que l'être aimé appelle ou repousse. Rien du dehors^e ne peut ajouter ou enlever quoi que ce soit à l'amour ou à l'horreur^f que nous inspirons. Ainsi mon triste^g Hippolyte s'efforçait-il en vain à être Adonis. Son ignorance surtout l'épouvantait. Je dus consentir à un voyage de noces de trois mois. Il voulait visiter sous ma haute direction tous les musées de la Hollande et de l'Italie ; il me parut sage d'y consentir. Le retour à Argelouse au début de septembre n'en aurait que plus de douceur. Nous partîmes un soir de juin, au milieu du tumulte d'une noce mi-paysanne, mi-bourgeoise. Des centaines de métayers avaient mangé et bu à notre santé ; des groupes sombres où éclataient les robes des

filles nous acclamèrent le long de la route; nous dépassions des carrioles conduites par des garçons ivres. L'insidieuse^a odeur des fleurs d'acacias qui jonchaient la route se confond dans mon souvenir avec ma première nuit de ce que les hommes appellent amour.

Vous, mon père, qui avez obtenu depuis votre jeunesse de ne point laisser^b dépendre des apparences votre douleur ni votre joie, et qui sentez^c épaissir en vous cette nuit obscure dont parle saint Jean de la Croix, et où s'anéantit tout ce qui n'est pas Dieu, concevez-vous la douleur d'une femme qui, ayant longtemps rêvé de certaines villes, de certains climats, y pénètre aux côtés d'un homme^d, non certes détesté, mais redouté plus que la mort ? Mes nuits^e ne me laissaient que ce qu'il fallait de clairvoyance^f pour imaginer ce qu'eût été mon bonheur, si j'avais descendu les marches de cette gare, si je m'étais couchée dans cette barque auprès d'une âme bien-aimée. Et pourtant celui qui s'asseyait alors à mes côtés sortait à peine de l'adolescence, je m'en^g rendais bien compte. Je n'étais pas tout à fait insensible à sa jeune vigueur, à ce beau regard grave et direct, enfin à une certaine grâce pataude qui faisait se retourner beaucoup de femmes et quelques hommes. Il était auprès de moi si docile, si craintif, le cher ourson, que j'avais peine à croire qu'il était cette^h même bête cruelle qui avait besoin des ténèbres. On eût dit que les journées étaient trop courtes pour qu'il atteignît à force de soins dévotieuxⁱ à me faire oublier ses inimaginables et patientes et indéfinies inventions de l'ombre. Un assassin qui a pitié de sa victime la reconforte et soudain, le soir, de nouveau, la saisit... Ah ! si je n'ai fait que lui rendre^j ce qu'il m'avait donné, ce jour où cédant tour à tour à la tentation de l'anéantir^k et au désir de le sauver... mais il n'est pas temps encore; vous n'êtes pas prêt à recevoir, en connaissance de cause, l'atroce^l confession. Savait-il quel mal je recevais de lui ? — C'était un enfant... Sans doute avait-il tenu dans ses bras quelques filles indifférentes. Je pensais qu'il n'avait aucun point de comparaison, et^m encore peut-être ai-je été la première, l'unique. Sans doute, il m'a parlé de ses maîtresses, mais, sur ce point, tous les hommes mentent; certainesⁿ circonstances me^o donnent à penser que... mais voilà que je^p m'éloigne de mon objet...

THÉRÈSE DESQUEYROUX

« Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles ! Ô Créateur ! peut-il exister des monstres aux yeux de Celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils *se sont faits*, et comment ils auraient pu *ne pas se faire*... »

CHARLES BAUDELAIRE^{a1}.

<i>Note sur le texte</i>	1305
<i>Notes et variantes</i>	1305
LA PROVINCE	
<i>Notice</i>	1318
<i>Note sur le texte</i>	1321
<i>Notes et variantes</i>	1321
LE ROMAN	
<i>Notice</i>	1328
<i>Note sur le texte</i>	1331
<i>Notes et variantes</i>	1331
DIEU ET MAMMON	
<i>Notice</i>	1336
La Préface de 1957	1339
<i>Note sur le texte</i>	1342
<i>Notes et variantes</i>	1343
LE ROMANCIER ET SES PERSONNAGES	
<i>Notice</i>	1361
<i>Note sur le texte</i>	1363
<i>Notes et variantes</i>	1363
APPENDICES	
<i>Appendice I : PRÉFACES DES ŒUVRES COMPLÈTES</i>	
<i>Notice</i>	1371
<i>Notes</i>	1371
<i>Appendice II : L'AFFAIRE FAVRE-BULLE</i>	
<i>Notice</i>	1372
<i>Notes</i>	1372
<i>Appendice III : ARTICLES</i>	
<i>Notice</i>	1373
<i>Notes</i>	1373

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

CONSCIENCE, INSTINCT DIVIN
THÉRÈSE DESQUEYROUX
DESTINS
LE DÉMON DE LA CONNAISSANCE
INSOMNIE
CE QUI ÉTAIT PERDU
LE NŒUD DE VIPÈRES
LE DERNIER CHAPITRE
DU BAISER AU LÉPREUX
LE MYSTÈRE FRONTENAC

ESSAIS
LE JEUNE HOMME
LA PROVINCE
LE ROMAN
DIEU ET MAMMON
LE ROMANCIER ET SES PERSONNAGES

Appendices
PRÉFACES DES ŒUVRES COMPLÈTES
L'AFFAIRE FAVRE-BULLE
ARTICLES

*Notices, notes et variantes,
par Jacques Petit*